

Zeitschrift: Das Rote Kreuz : offizielles Organ des Schweizerischen Centralvereins vom Roten Kreuz, des Schweiz. Militärsanitätsvereins und des Samariterbundes

Herausgeber: Schweizerischer Centralverein vom Roten Kreuz

Band: 48 (1940)

Heft: 49: Weihnachts-Ausgabe

Artikel: À propos de veilles

Autor: Hoffmann, Irma

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-973131>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

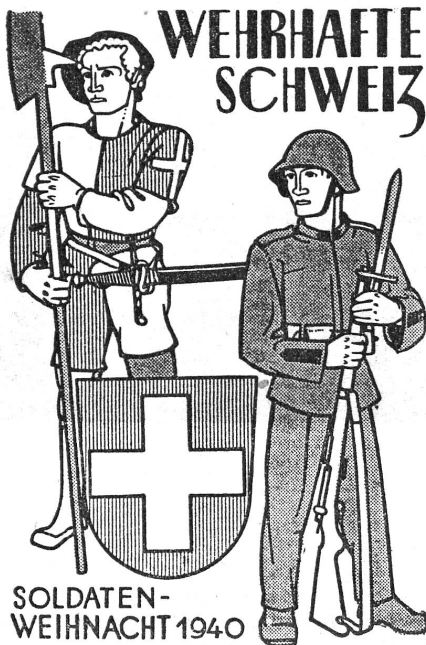
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

und Soldaten stehen draussen an der Grenze, im Flachland unten oder hoch droben in den tiefverschneiten Bergen. Wohl sind alle in ihren Kantonementen, leben aber das spartanische Leben des Soldaten, das reich ist an Entbehrungen, reich auch an Härten, die besonders der Winter mit sich bringt. Fern von zuhause feiern sie alle das Fest des Friedens und der Liebe. Allen diesen treuen Wächtern unseres Vaterlandes gilt unser inniger Gruss, gilt unsere Liebe, unser Gedenken in der feierlichen Stunde der heiligen Nacht.

Vergessen wir aber auch jene nicht, die nun in den letzten Monaten und Wochen im Dienst für das Vaterland verunfallt sind und die nun, vielleicht mit grossen Schmerzen, in den Militärspitälern Weihnachten feiern. Sie werden erst recht innerlich erschauern, wenn in den Krankensälen die Lichter des Christbaumes aufflammen und die feierlichen Melodien der Weihnachtslieder durch die Räume klingen.
(Spezialreportage der Photopress aus einem Militärspital.)



Zur historischen Karte „Wehrhafte Schweiz“

Was bezweckt diese Karte?

Erstens soll sie durch einen Massenverkauf im Verein mit der Plakette die notwendigen Geldmittel zur Finanzierung der Soldatenweihnacht 1940 bereitstellen;

zweitens will sie das Schweizervolk auf kurze und anschauliche Art an die Geschichte seiner Heimat erinnern.

Namhafte Künstler und Historiker haben diese Karte geschaffen. Auf der Hauptseite ist der historische innere Teil, das geographische Kartenbild der Schweiz mit den Kantons- und Städtewappen, sowie den wichtigsten geschichtlichen Daten durch die mehrfarbig ausgeführten Vignetten, die moderne Wehrbereitschaft darstellend, sinnvoll umrahmt. Die Rückseite enthält einen kurzen, aber konzentrierten Abriss unserer Historie, durchschossen mit sorgfältig ausgeführten Federzeichnungen. Das Titelbild der gefalteten Karte, einen markanten Landsknecht und einen Wehrmann unserer Zeit darstellend, die sich schützend um das Wahrzeichen unserer Heimat gruppieren, sowie das Schlussblatt mit den Feldzeichen der Armee sind zweifarbig in rot und schwarz gehalten. Wort und Bild ergänzen sich zu einem einheitlichen Ganzen. Dauernder Wert wird diesem originellen wie gediegenen Leit-faden der Schweizergeschichte gesichert sein.

Es ist keine Zufälligkeit, dass diese historische Karte auf Weihnachten 1940 herauskommt. Sie wurde im Hinblick auf das nächste Jahr, dem 650jährigen Geburtstag der Eidgenossenschaft, erstellt und macht somit die Ouverture zu dieser Gedenkfeier.

Als Festkarte, als gehaltvollste Erinnerung an die Mobilisation 1939—1940, aber auch als lehrreiches Geschichtsmittel gebührt ihr ein würdiger Platz in jeder Schweizerfamilie. Sie wird demnächst durch die Post in jeden Briefkasten eingeworfen. Sollte sie nicht darin vorliegen, ist sie bei der Zentralstelle der Aktion Soldaten-Weihnacht, Effingerstrasse 3, Bern, sowie im Buchhandel erhältlich. An alle geht die Aufforderung, das seltene Werk zum Preise von Fr. 2.— zu kaufen. Bedenkt, dass der Reinertrag es ermöglicht, unsere braven Soldaten im Feld zu beschenken, unsere hilfebedürftigen Wehrmänner und ihre Familien mit warmer Wäsche zu versorgen. Ein jeder Schweizer, eine

jede Schweizerin mache sich zur selbstverständlichen Pflicht, durch Kauf der Karte «Wehrhafte Schweiz» die Aktion Soldaten-Weihnacht 1940 zu unterstützen! Zusätzliche freiwillige Beiträge sind auf den Postcheck der Karte III 7017 einzuzahlen.

A propos de veilles

«En voilà un sujet suranné et rabâché», feront un nombre d'infirmières, en lisant ce titre. Ce n'est pas à elles que ces lignes s'adressent, mais à toutes celles qui regardent les veilles comme une source de problèmes inépuisable.

Pendant ces derniers 50 ans la façon de veiller a évolué, comme tout le travail d'infirmière. Autrefois, c'était à la bonne vieille femme du village que l'on confiait les malades la nuit. De nos jours, avec les opérations et les traitements de plus en plus compliqués, de plus en plus graves, elle ne ferait plus l'affaire. La veilleuse doit avoir toute la science, toutes les qualités de l'infirmière moderne, en outre une grande initiative, le sens et le don de l'observation, le jugement très net à part une grande expérience. La nuit, quand le malade est facilement angoissé, la maladie a l'air d'évoluer plus rapidement; est-ce un fait, faut-il réveiller le médecin, lui voler de son sommeil précieux, ou est-ce les ombres nocturnes et notre propre fatigue, qui nous montrent les symptômes d'une aggravation sous forme gigantesque?

«Notre propre fatigue», inutile de la renier pendant les nuits de veilles. Nous ne sommes ni des chats, ni des chouettes, prédestinés par leur constitution à une vie nocturne. Nous comptons parmi les êtres de la création qui se lèvent et se couchent avec le soleil. Aussi les veilles sont-elles contraires à notre nature et exigent-elles une lutte opiniâtre contre la fatigue.

Il me semblerait intéressant de savoir comment les différentes gardes se préparent pour cette lutte qui les surprend au chevet d'un malade la nuit. Voici quelques-unes de mes propres expériences. Jeune infirmière, je trouvais les veilles insupportables voire dangereuses pour mes malades, car toute en luttant vaillamment je m'endormais malgré moi. Ce n'est que peu à peu, avec les années, que j'ai acquis une certaine routine, dont voici quelques détails:

Ayant installé mon malade, je demande pour moi-même un fauteuil à rallonge, oui, à rallonge, car je trouve inutile d'avoir les pieds enflés le lendemain. Cela ne veut pas dire que je n'ai jamais passé une nuit sur une chaise à côté d'un cas grave; même dans ces cas d'un sérieux extrême, je veux sentir ce fauteuil à rallonge à ma portée, ne serait-ce que pour y jeter un coup d'œil de temps à autre. Ce n'est pas à l'entourage d'avoir le souci de nous tenir éveillée, en nous octroyant un siège raide et dur, qui nous rappellent toute une longue nuit les instruments de martyre du moyen-âge. C'est à l'infirmière de savoir ce qu'il lui faut pour parer à sa fatigue; un changement de position de temps en temps est souvent plus indiqué qu'une seule possibilité cramponnée, martyrisée.

Il me faut en outre une bonne lumière, bien voilée du côté du malade, mais assez clair pour mon travail. — Les malades, qui demandent l'obscurité complète, excluent la surveillance étroite et ne peuvent exiger que la garde se tienne éveillée. — Comme les traitements sont rares et espacés la nuit, j'ai besoin d'occupation et de distraction, et j'apporte habituellement tout un choix de tricots, de couture, de lettres à écrire, de livres etc., j'installe le tout à ma portée afin de pouvoir m'en servir sans bruit. C'est tout un art que de créer autour du malade la sensation de repos, le silence bienfaisant de la sombre nuit, tout en maintenant dans le coin où je veille une certaine activité presque invisible et silencieuse, mais qui me rappelle le jour. Je me contente rarement d'un seul travail qui devient facilement monotone et de ce fait dangereux. Ma plus grande consolation restera toujours la lecture. J'ai un saint respect pour mes camarades, qui ne choisissent que de «la bonne lecture» et qui reviennent chaque soir avec le même livre, plein de réflexions austères et de maximes instructives. La nuit, chaque mouvement est rationné, calculé, ce qui inévitablement augmente la tendance à la fatigue: je crée alors dans mon cerveau l'illusion du jour, son mouvement et sa lumière. Que j'accompagne mon auteur aux îles du Pacifique pour y vivre en indigène, que je le suive dans les sentiers sinueux d'un problème psychologique, toujours est-il que je lui dois une fière chandelle de me tenir éveillée. — Je me rappelle un jour où, n'ayant pas de travail en perspective, je me précipitai avec un rare élan à faire à fond dans mon petit ménage, à travailler au jardin et à nager lougueusement dans le lac. J'étais rompue de fatigue, quand, le soir, un coup de téléphone m'appela auprès d'un opéré. Mon appréhension se changea en angoisse quand l'infirmière d'étage me recommanda spécialement ce malade, menacé d'hémorragie après une prostatectomie. Un poids de 100 kilo à chaque membre, je tombai sur mon fauteuil plus morte que vivante quand j'aperçus un livre sur la table: La biographie de Nijinsky. Je n'ai jamais passé une nuit plus facile. D'une main la montre pour surveiller mon malade à intervalles réguliers, de l'autre le livre, précieux compagnon de cette nuit, j'oubliai complètement ma fatigue et suivis avec enthousiasme à travers le monde entier la carrière

et le triste sort de ce célèbre danseur. Si le grand public doit à ce livre des descriptions chorégraphiques inoubliables, cette nuit-là elles ont en outre sauvé la réputation d'une simple infirmière...

Vers le matin, quand le malade s'assoupit et que tout semble aller normalement, je m'installe sur mon fauteuil, voile davantage la lumière, tout en laissant une lueur sur ma figure. Droit en face du malade, ne le quittant pas des yeux, même fermés, je me permets des petits moments de répit sans jamais rompre le contact avec lui; le moindre mouvement, une respiration irrégulière me ramènent instinctivement à son chevet... Heureux le moment qui voit poindre le jour et amène la relève de service. Mais avec le jour ma lutte n'est pas finie, au contraire, elle recommence de plus belle dans un sens contraire: Retrouver le sommeil, tant combattu la nuit au milieu du bruit et de l'activité.

Voici un chapitre où je ne me sens encore pas assez compétente et je serais reconnaissante à mes compagnes qui voudraient bien parler de leurs expériences à ce sujet: Comment tourner le jour en nuit pour rattraper le sommeil perdu pendant les veilles? Irma Hoffmann.

Regina

Fosco giorno di fine ottobre. Turbinano nell'aria i primi fiocchi di neve. Le chiazze variopinte delle foglie autunnali nuotano nelle pozzanghere delle vie. Le venditrici del mercato tremano di freddo davanti alle loro ceste ricolme, nascondono le braccia sotto lo scialletto di lana e pestano con forza or l'uno or l'altro piede per sgranchirsi. Le massaie, quasi fossero incalzate dal vento, sbrignano di furia le loro compere. Grava su tutto un'imbronciatissimo malumore.

Soltanto in quell'angolo là, in fondo al mercato, dove l'asfalto bagnato rispecchia la magnificenza del castagno, come fosse un caldo riflesso di sole, una radiosa voce di donna vanta la bontà dei frutti autunnali.

«Regina!... Sei tu? proprio tu?...»

Ci stringiamo calorosamente la mano. Gli occhi si riempiono di memore letizia. «Come mai sei, sul mercato a vendere? tu?» — «Ti dirò poi. Alle dieci la contadina verrà a sostituirmi: aspettami in quella pasticceria dirimpetto.»

Mi sembra che su nel cielo bigio il sole abbia squarciato le nuvole e inondi di un fiotto di luce e calore il mio cuore... Regina... Affiora il passato. Anni lontani... anni di scuola. Ragazzine di dodici anni, un po' trasognate, senza attitudini nè talenti speciali. Poi viene lei, Regina... I suoi genitori risiedono all'estero, ma vogliono che la loro figliuola sia educata in patria. Regina infonde in noi un senso nuovo di straboccante amor di patria. Tutto il suo essere ne è impregnato.

Come sa animare le lezioni di storia... Accanto a lei la geografia si tramuta in una visione incantata, sfocia nelle praterie montane tempestate di fiori, sale verso la gloria dei verdi laghi alpini, si ammantava del candore immacolato delle nevi eterne. La sua fine sensibilità palpita nelle lezioni di lingua, trema nelle poesie patriottiche che declama con tanto ardore. Sembra che voglia spargere a piene mani i suoi doni sopra di noi, per poi trasformarli in esigenze imperiose, appassionate. Esser pronte... servire... aiutare... esser buone... dare il meglio di sé...

Regina ci trascina tutte nel suo solco entusiasta.

E cosa fa oggi, in questa gelida mattinata di fine ottobre, ritta dietro un cesto di legumi?

La pasticceria è calda ed accogliente. Le mani di Regina abbracciano la rotonda sagoma del brico da tè. Scusa, ma le mie dita non si sono ancora abituate al freddo di fuori. Sono intirizzite... Una debolezza che debbo ancor vincere...

Lo stesso viso serio, affilato di allora, cogli improvvisi sprazzi di luce... «Racconta, Regina...»

«Come sai, alla fine degli studi, tornai all'estero dai miei. I viaggi, le piccole cose della vita quotidiana, hanno colmato quegli anni. Poi scoppia la guerra. La Svizzera mobilizza. Io le appartengo. Non esito. Parto. Voglio curare i malati. Voglio servire, aiutare. La Croce Rossa chiama. Tutti i tempestosi impeti dell'adolescenza mi travolgono, mi spingono a girare da un'ufficio all'altro... Ma capisco tosto che anche il più caldo amor di patria non basta: E mi iscrivo ad un corso di samaritane. Poi ad uno di infermiere. Finalmente mi assegnano al distaccamento sanitario di un'ospedale militare. Ho già servito due volte.»

«E come mai... oggi?»

«Nei primi tempi del mio congedo ero ospite di una mia parente. Non ho mai gustato tanto il tepore affettuoso e confortante di una casa ben tenuta. Ma avevo forse il diritto di godere indefinitamente? Un giorno di marzo traversavo la piazza del mercato. Una giovane contadina offriva timidamente la sua merce, gli ultimi legumi invernali. Mi sembrò debole e stanca, colle ciglia arrossate di lagrime recenti. Mi

accostai lieve, lieve, alla sua pena segreta. E seppi. Il marito e il servo in servizio militare. A casa un esile bimbo, in mano ad una servetta inesperta. I campi non ancora arati. E lavori urgenti da per tutto, in casa, nei campi. Troppi compiti, troppe bisogno per una debole donna... Scappo a casa, prendo qualche abito e via, verso la campagna colla mia contadina. Le sonagliere dei cavallini tintinnano allegramente. Sono giovane e forte. E ben presto riesco a sostituire il servo assente. Spesso vengo a fare il mercato per la mia donnetta. Tu sapessi che gioia osservare il primo germoglio verde che spunta sulla zolla di terra bruna. Piantine delicate che diventano robuste. I frutti si formano, crescono, diventano grazia, benedizione... Hai già tenuto fra le mani, tu, della terra, terra calda, fremente di vita? Giornate ricche di grazia, nelle quali le mie forze esuberanti poterono espandersi, in cui, potei dare e ricevere nello stesso tempo, copiosamente. Ora il contadino è stato congedato assieme al suo servo. Il piccolo ha tentato ieri i primi passi. Abbiamo cavato le patate. Il mio congedo volge alla fine. Così il mio compito agricolo è compiuto. Mi rallegro di poter tornare al servizio militare sanitario.»

Riaccompagno Regina al suo angolo del mercato.

«Hai venduto bene?» dice scherzosa alla giovane contadina.

«Non come te, Regina, non ho la tua forza, la tua voce persuasiva.»

Le due donne si curvano assieme a scrutare il contenuto delle ceste. Non so, ma mi pare che si diano del tu...

Marguerite Reinhard (Traduttrice Gina Borella.)

Allerlei aus der Freizeitwerkstätte in einer Militärsanitätsanstalt

Als mir die Leitung einer Freizeitwerkstätte in unserer MSA angetragen wurde, stellte ich mir einen hellen, grossen Eckraum vor, mit Platz und Möglichkeiten für alle Arten von Handfertigungs- und Bastelarbeiten. Aber wir sind ganz bescheiden: Im Souterrain eines Schulhauses befinden sich die Gewerbeschulräume, die längst in Laboratorium, Massagezimmer, Lingerie usw. umgewandelt wurden. Nur das Hobelbankzimmer erfüllt noch seinen ursprünglichen Zweck: zwei Hilfsdienstschreiner arbeiten dort Tag für Tag für den Bedarf unseres Spitals. Hptm. W. erreichte es, dass dieser Raum auch als Freizeitwerkstätte dienen konnte.

Unser Spital beherbergt eine grosse Abteilung für Rheumatiker, eine kleinere für psychisch Kranke und Grenzfälle, und neuerdings sind wir auch allgemeine Aufnahmestation geworden. Die Patienten kommen freiwillig in die Werkstätte; hie und da ist auch eine verständnisvolle Krankenschwester die treibende Kraft.

Unser Werkstättenbesucher bilden eine lustig bis interessant zusammengewürfelte Gesellschaft: Wie in der LA kommt es mir manchmal vor, alle Gegenden und Dialekte sind vertreten, französisch und italienisch wird gesprochen und gesungen; alle vertragen sich glänzend miteinander. Hie und da wird etwas heftig politisiert; aber im grossen ganzen herrscht eine richtige «Wohnstubeatmosphäre». Man vergisst dabei in fast leichtsinniger Weise, dass Krieg herrscht, dass man krank ist, dass man im Spital allerlei kleinliche Reibereien hat u. dgl. Allerdings, Heimwehgedanken tauchen auf, aber erträglicher Art, während dem Arbeiten gibt oft ein Wort das andere, die Männer erzählen von ihrer Heimat, vom Gewerbe, von Frau und Kind, zeigen Photographien, und beraten unter sich oder mit mir, was sie für die einzelnen Familienmitglieder Nützliches und Nettes herstellen könnten. Dabei muss natürlich die Geschicklichkeit des einzelnen berücksichtigt werden, d. h. dessen Tätigkeit im Zivilleben. Vorzugsweise sind es Handwerker, die den Weg in unsere Schnitzstube finden, aber auch Landwirte, die zum mindesten mit Holz und Werkzeug umzugehen wissen, und die sichtlich glücklich sind, wieder einmal derartiges Material in die Hände nehmen zu können. Mit frohem Stolz zeigen und helfen sie ihren Kameraden, seien es Fabrikarbeiter, Hotelliers, Lehrer, Kaufleute, und lustige Neckereien gehen dabei hin und her.

Ja, was fabrizieren wir denn eigentlich? Sozusagen alles, was sich aus Holz mit Säge und Schnitzwerkzeugen herstellen lässt. Aber irgendein Gegenstand ist immer «grosse Mode», dagegen ist nichts zu machen. Eine fertige Brotschale wird z. B. in die Abteilung hinaufgenommen, dort gebührend bewundert; in ein paar Stunden kommen

Ihre selbstgestrickten **Soldatenfinken**
montieren Sie mit meinen

Annähsohlen

Erhältlich bei

Besten Schutz gegen Kälte

L. DILGER, Schauplatzgasse 5, BERN
Abteilung für kunstgewerbliche Lederarbeiten